





LA BALLADE  
DU CALAME

Du même auteur

*Terre et cendres*, trad. Sabrina Nouri, Paris, P.O.L, 2000 ; Folio, 2010.

*Les Mille Maisons du rêve et de la terreur*, trad. Sabrina Nouri, Paris, P.O.L, 2002.

*Le Retour imaginaire*, trad. Sabrina Nouri, Paris, P.O.L, 2005.

*Syngué sabour. Pierre de patience*, Paris, P.O.L, 2008 ; Folio, 2010.

*Maudit soit Dostoïevski*, Paris, P.O.L, 2011 ; Folio, 2012.

*Compte comme moi*, avec Olivier Charpentier, Paris, Actes Sud junior, 2015.

*La Ballade du calame*

se prolonge sur [www.editions-iconoclaste.fr](http://www.editions-iconoclaste.fr)

© Éditions de L'Iconoclaste, Paris, 2015

Tous droits réservés pour tous pays.

Les callimorphies reproduites dans cet ouvrage sont l'œuvre de l'auteur, Atiq Rahimi. Toute reproduction, même partielle, est strictement interdite sans autorisation préalable de l'auteur.

Éditions de L'Iconoclaste  
27, rue Jacob, 75006 Paris

Tél. : 01 42 17 47 80

[iconoclaste@editions-iconoclaste.fr](mailto:iconoclaste@editions-iconoclaste.fr)

ATIQ RAHIMI  
LA BALLADE  
DU CALAME





À R. K.

*qui porte en elle ma terre natale*





*Ce que tu n'es pas est un autoportrait.*

Georg Baselitz



## Au commencement...

Il fait nuit.

Et le verbe est toujours absent.

Je suis dans mon atelier,

un territoire intime où se retirent mes désirs  
inachevés ;

une écritoire par intermittence, où s'inscrivent  
silencieusement mes rêves et mes cauchemars  
avant qu'ils ne deviennent des souvenirs lointains,  
volatils.

Devant moi, au mur, une galerie de photos et de  
reproductions picturales, exposant des êtres figés  
dans leur errance. Des corps bannis, chassés, per-  
dus...

*L'exil c'est laisser son corps derrière soi*, disait  
Ovide.

Et avec son corps, ses mots, ses secrets, ses  
gestes, son regard, sa joie...

Ces images, que j'ai collectées et accrochées depuis un an, composent une mosaïque de visages et de corps – connus ou inconnus, imaginaires ou non –, tous, comme moi, condamnés par l'Histoire à l'incertitude de l'exil. Chaque regard suspendu est un roman ; chaque pas perdu, un destin. Ces êtres migrants, égarés dans les marges de la terre, suspendus dans la nébuleuse spirale du temps, me regardent chercher désespérément mes mots, mes souffles, afin de pouvoir décrire leurs rêves, conter leurs périples, porter leurs cris...

Le désastre, qui les a chassés de leur terre natale, refuse de se nommer... Il blâme la voix, déhorte les mots.

*La parole est en errance.*

Et le livre, sa terre promise, se refuse à l'accueillir.

Ces images du désastre ont le pouvoir suffocant d'une cicatrice qui ravive, à chaque fois qu'on la regarde, la douleur que l'on a éprouvée au moment de la blessure. Une sensation étrange, impossible à exprimer par des adjectifs et des adverbes.

Elle laisse l'écran de mon ordinateur vide. Aussi vide que mon crâne.

Je contemple ces photos et ces tableaux comme mes propres cicatrices.

Ostracisé comme eux,  
j'ai le même passé,  
le même sort incertain,  
les mêmes blessures...

Pourtant, il y a une image qui manque ici, sur le mur. Mais elle hante mon esprit vagabond. Une image, une seule. Celle d'une étendue déserte, drapée de neige, un espace suspendu dans les temps ; un moment charnière dans ma vie que je raconte toujours, partout. Inlassablement. Et à chaque reprise, j'ai l'impression que je le relate pour la première fois, alors que je le remâche avec les mêmes vocables, les mêmes phrases, les mêmes détails... C'est mon psaume.

Cette image me suit n'importe où, même ici, ce soir, dans mon atelier, comme une feuille blanche qui gît devant moi, sur mon bureau. Sa blancheur

reflète le *vacuum* de mon existence proscrite ; elle est l'expression de mon *expérience originelle* de l'exil :

*C'était la nuit, une nuit froide. Sourde.  
Tout ce que j'entendais n'était que le bruit  
feutré de mes pas glacés sur la neige.  
Je fuyais la guerre, rêvant d'un ailleurs,  
d'une vie meilleure.  
Silencieux, anxieux, je m'approchais d'une  
frontière dans l'espoir que la terreur et la  
souffrance perdraient mes traces.  
Une fois à la frontière, le passeur me dit  
de jeter un dernier regard sur ma terre  
natale. Je m'arrêtai et regardai en arrière :  
tout ce que je vis n'était qu'une étendue  
de neige avec les empreintes de mes pas.  
Et de l'autre côté de la frontière, un désert  
semblable à une feuille de papier vierge.  
Sans trace aucune. Je me suis dit que l'exil  
serait ça, une page blanche qu'il faudrait  
remplir.*

*Une étrange sensation s'empara de moi.  
Insondable. Je n'osais plus avancer ni  
reculer.*

*Mais il fallait partir !*

*À peine ai-je franchi la frontière que le  
vide m'aspira. C'est le vertige de l'exil,  
murmurai-je au tréfonds de moi-même.  
Je n'avais plus ni ma terre sous le pied,  
ni ma famille dans les bras,  
ni mon identité dans la besace.*

*Rien.*

Me voici trente ans après, las, toujours devant cette page blanche. Comment y tracer ma vie ? Je n'en suis pas capable. Cela fait des mois que je me suis terré dans cet atelier pour écrire ce livre sur l'exil.

Impossible.

L'angoisse.

Une angoisse rituelle, immuable ; une épreuve excitante et lancinante, que je subis à chaque instant où je me mets à écrire. Toujours la même histoire, comme si c'était mon premier livre, comme

si je franchissais pour la première fois une frontière, abandonnant une terre pour une autre, une vie pour une autre, un amour pour un autre...

Mon errance est éternelle.

Mon angoisse, telle quelle.

Ma main, aussi tremblante que mes pas lors de la traversée des frontières, s'empare soudain d'une plume métallique, glisse sur le papier vierge, trace avec incertitude un trait, gauchement vertical.





Cela ne ressemble d'abord à aucune lettre, à aucune forme, à rien !

Sauf...,

sans doute,

... au premier trait qu'ébauche un enfant comme pour révéler la première lettre de la première écriture que l'humanité a su tracer. J'entends Rabin-dranâth Tagore, grand poète indien, s'adresser à cet enfant :

*Tu es venu pour écrire les histoires jamais terminées de nos pères dans l'écriture cachée des pages de notre destin...*

*Tu redonnes la vie aux décors oubliés pour former de nouvelles images...*

Ce trait me ramène à mon enfance, à mes premières années d'école à Kaboul, à mon éternelle angoisse devant une tablette de bois, peinte en noir, vide comme l'univers avant le Verbe.

Mes petits doigts tremblants serraient le calame dont le bec égouttait de la craie liquide, blanche, exhalant une faible odeur de chaux. J'attendais,

comme tous mes camarades, le cri chevrotant du maître de calligraphie :

*Alef!*

Puis, il nous demandait de tracer un cercle dont la lettre *alef* serait le diamètre, *comme l'axe qui relie les deux pôles de la sphère terrestre*, nous précisait le maître.

Alors que nous nous appliquions à bien exécuter ses instructions, le maître poursuivait sans souci de notre âge, de notre capacité à le comprendre. Ou bien c'était moi qui ne comprenais rien ! Aujourd'hui, là, en écrivant, je repense à ces instants, à ce que le maître aurait pu nous dire. Il aurait rabâché ce qu'il savait par cœur depuis son enfance, ce que son propre maître lui aurait dit :

*Alef, voyelle longue, phonème « â ou a », est la première lettre de l'alphabet arabe imposé à notre langue, le persan, il y a plus de douze siècles. L'illustre poète et calligraphe irakien Ibn Moqla (886-940) fut le premier à codifier les lettres et à*

*déterminer leurs proportions, définit l'alef, comme « la lettre-étalon », la mesure des autres lettres.*

Puis, il nous laissait nous démener pour calligraphier l'alef sur nos tablettes. Lui se retirait dans un coin de la classe, près de la fenêtre, exposant son corps fragile aux rayons du soleil printanier. En enlevant sa toque d'astrakan, il récitait dans sa barbe poivre et sel un poème dont je suis incapable de me souvenir. Peut-être était-ce ces vers de Hafez, une des figures majeures de la poésie perse du XIV<sup>e</sup> siècle :

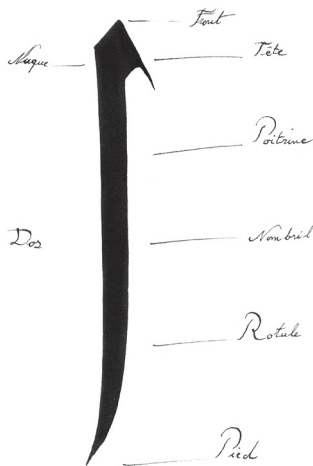
*Sur le tableau de mon cœur,  
il n'y a que l'alef à la taille élancée d' Aimée.  
Que faire ? Mon maître ne m'a pas appris  
d'autre lettre.*

Il nous demandait aussi, cela je me le rappelle, d'écrire sur chaque ligne deux fois *alef*, ensuite trois, et que toutes devaient être identiques, avoir la même taille, la même densité, le même mouvement... Moi, je ratais tout le temps, comme

aujourd'hui. Les traits, je n'ai jamais su les tracer bien droitement, verticalement, identiquement. Ils étaient toujours légèrement penchés à droite, un peu recourbés, de différentes proportions.

Attention ! c'est une lettre sacrée. Il ne faut jamais s'amuser avec elle, il ne faut jamais la tracer n'importe comment, l'écrire n'importe où, la jeter... *Car c'est par l'alef que commence le nom d'Allah !*

Une lettre divine, certes, mais dotée des parties corporelles de l'homme.



J'imaginai alors Dieu comme un homme blanc, haut, maigre, debout sur le fond du ciel nocturne (pourquoi pas couché ? Il suffit de changer le point de vue !), mais animé d'un mouvement imperceptible. Je me disais qu'Il, Allah, devait dormir dans la journée, laissant la place au soleil, et que la nuit Il revenait pour veiller sur nos sommeils et surveiller nos rêves...

Mais...

alors...

d'où venaient mes cauchemars ?